

Fabriquons des briques ! (Genèse 11, 1 à 8)

Cher-e-s Ami-e-s,

Le passage qui précède notre récit raconte comment, après le déluge, les descendants de Noé se sont dispersés dans le monde entier, et se sont mis à parler toutes sortes de langues.

Or voilà que ces gens reviennent ensemble et se mettent à tenir un même langage avec des mêmes mots. C'est comme s'ils avaient non seulement renoncé à la diversité de leurs langues au profit d'une langue unique, mais encore réduit leur vocabulaire à un strict minimum. Tout cela en vue d'un seul objectif : se faire un nom afin de ne pas être dispersés.

« Se faire un nom », ce n'est pas seulement une question de renommée. Dans la pensée biblique, le nom, *ha-shem*, est une manière de désigner Dieu. Se faire un nom, c'est prendre pour soi ce qui ne nous appartient pas. C'est se substituer à celui qui nous appelle à la vie. C'est se substituer à Dieu. C'est vouloir devenir plus que ce que nous sommes.

Mais le moyen pour y parvenir, c'est de tenir un même langage et parler les mêmes mots, donc réduire la diversité des langues et simplifier le vocabulaire. C'est chercher une uniformité.

Voici donc ces gens qui tombent sur un endroit qui leur paraît propice à leur projet, une plaine dans le pays de Shinéar, où se trouve aujourd'hui l'Irak.

Fabriquons des briques et cuisons-les à la flamme du feu !

Les mots qu'ils emploient illustrent cet appauvrissement de leur vocabulaire. On le sent très bien dans le texte hébreu et j'ai essayé de rendre cet appauvrissement en français :

Nilbenah	labenim	venishrephah	lishrephah
Briquons des briques et enflammons-les de flammes !			

Mais l'appauvrissement se situe aussi dans le matériau employé pour réaliser leur projet : des briques au lieu de pierres, du goudron au lieu de mortier.

Une construction standardisée, avec des matériaux qui ne sont pas faits pour durer. Une construction qui imite ce qui est beau, ou qui le contrefait.

Or c'est par ces appauvrissement successifs que les gens pensent atteindre leur but : construire une ville et une tour dans le sommet soit dans le ciel, et ainsi se faire un nom, c'est à dire remplacer Dieu.

Dans le récit, tout est fait pour que nous comprenions que cette entreprise est basée sur une illusion. Le geste-même de faire des briques à la chaîne, tous ensemble, volontairement, dit déjà l'absurdité de la chose : Cela revient à se réduire soi-même en esclavage.

On ne peut pas lire ce récit sans penser aux esclaves hébreux en Égypte. Eux aussi feront des briques. Mais pas parce qu'ils l'ont choisi.

Qui voudrait ainsi se réduire en esclavage ? Un regard sur l'histoire de l'humanité nous montre que nous recommençons sans cesse à nous réduire en esclavage. Nous nous laissons séduire par l'idée de prendre en main notre destin... ou bien est-ce la peur d'être dispersés, la peur de l'insignifiance ou de la solitude ?

Quelqu'un survient qui prétend nous redonner notre fierté nationale : nous le suivons! Voilà quelqu'un qui nous propose une méthode pour ne pas vieillir: nous le suivons! Voilà quelqu'un qui dit qu'il faut travailler pour pouvoir s'acheter une belle voiture: nous le suivons! Et nous occupons nos vies à fabriquer telle ou telle sortes de briques... il n'y a pas besoin de vivre sous un régime totalitaire pour se laisser asservir!

Quant à la fascination pour les constructions censée faire de nous quelqu'un d'autre que ce que nous sommes, nous la connaissons aussi. Pensez à tout ce qu'il nous faut avoir pour être quelqu'un! Et à la

déception de voir que tel objet n'a pas tenu ses promesses, s'est révélé de la camelote en plastique (un produit dérivé du pétrole, comme le bitume de notre récit). Une déception qui n'est souvent qu'une étape avant l'achat d'un autre objet plus cher, mais pas moins inutile.

C'est là que Dieu descend voir ce que les humains fabriquent. Et Dieu ne peut que constater l'appauvrissement, la monotonie de cette ville en briques toutes identiques et de ces gens qui disent tous la même chose, avec si peu de mots... Ils ne communiquent plus que par Twitter! Rien ne les arrêtera dans leur autodestruction.

Mélangeons ici leur langue, dit Dieu. C'est le mot hébreu *nabal*, le même mot lu à l'envers que *laban* dans *nilbenah labene*, *fabriquons des briques*.

C'est comme si Dieu prenait à rebours le projet illusoire des humains, afin de le retourner, de transformer en bénédiction la malédiction à laquelle les humains se soumettent.

Ce mot *nabal*, que l'on traduit souvent par *brouiller*, n'est pas forcément négatif. Il signifie mélanger, comment on mélange la soupe, mais aussi arroser, et même parfois donner à manger (à des animaux). C'est comme si Dieu rendait à la langue parlée sa fécondité, s'il la nourrissait, s'il l'arrosait pour qu'elle retrouve sa diversité.

Alors que les humains séchaient des briques pour les cuire et étaient en voie de se dessécher eux-mêmes avant de brûler, Dieu vient les délivrer, en humidifiant leur langue parlée, afin qu'ils abandonnent leur projet, non pas parce qu'ils ne se comprennent plus : parce qu'ils ont de nouveau quelque chose à se dire et que pour cela, il faudra faire l'effort de chercher à se comprendre !

Et Dieu les dispersera à nouveau, non pas pour les punir, mais pour qu'ils soient féconds, qu'ils parcourent le vaste monde et qu'ils s'en émerveillent.

On aurait tort d'opposer l'épisode de Babel à celui de Pentecôte, que nous avons célébré la semaine passée. La bénédiction de Babel, c'est la richesse des langues et des cultures humaines par toute la terre, par opposition au projet unique d'un monde globalisé, qui ne vivrait que pour lui-même.

La bénédiction de Pentecôte, celle de l'esprit Saint, c'est de pouvoir comprendre la bonne nouvelle de Jésus-Christ, chacun dans sa propre langue et dans sa culture, par opposition au même projet desséchant d'une langue unique et d'un projet unique, uniquement centré sur l'humain.

Le point commun des deux bénédictions, c'est qu'elles sont le projet de Dieu et non pas celui d'une humanité centrée sur elle-même.

Et c'est ce même projet qui s'exprime dans l'envoi des disciples qui conclut l'évangile de Matthieu. Un envoi en mission qui a souvent été compris comme si la foi chrétienne était une nouvelle tour de Babel, une nouvelle langue unique qu'il faudrait faire adopter au monde entier, en même temps qu'un mode de vie prétendu civilisé. On sait où cela a conduit. On connaît les horreurs commises sous couvert d'évangélisation, de colonisation.

Non, la foi chrétienne n'est pas un projet de conquête. Elle est une bonne nouvelle, qui demande à être entendue et qui doit être annoncée, sans arrière-pensées, simplement parce qu'une bonne nouvelle doit être partagée. Comme le récit de la tour de Babel, elle est l'annonce d'une libération de nos propres enfermements

Elle est une promesse de vie, une vie dans la diversité de nos langues et cultures, mais dans leur rencontre. Elle est la source à laquelle nous pouvons venir boire, pour ne pas nous dessécher encore davantage.

Et le baptême est le signe de la grâce de Dieu en Jésus-Christ, qui toujours à nouveau nous montre des chemins vers la vie

Amen Olivier Schopfer (Eglise française de Berne)